PRIX, QUATRE SOUS. Quebec, 3 Juin, 1843. Vol. 4.—No. 82.

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRÈS.
GAITÉ.—SANTÉ.—BIEN-ETRE.—SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, *Rédacteur.* / Wm. H. ROWEN, *Imprimeur.* } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 26 numéros et se devise en trimestres de 24 sans perte sur l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une *piastre* pour toute la province. Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère *gratuitement* tous les article d'utilité ou d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

PRIX DES ANNONCES. *Première insertion*, 6 lignes et au dessous, une demi piastre.—Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. *Chaque insertion subsuivante* se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES. On donne le journal *gratis* aux personnes qui fourniront des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix pia tres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteur, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

INDUSTRIE ET COMMERCE DE LA BRETAGNE.

L'HORLOGER DE PAIMPOL.

Suite.

Mais ces rêveries de bonheur, Pierre ne s'y abandonna pas long-temps. Sa conscience l'avertit qu'au fond de cette prétendue résignation il y avait une lâcheté. Depuis qu'il y devait épouser Fanny, le souvenir d'Yvonne lui revenait sans cesse. Il se la représentait à sa fenêtre étroite, près de son pot de giroflée jaune, travaillant d'un air joyeux et chantant et attendant son retour, et cette pensée lui faisait couler les larmes des yeux. Une circonstance vulgaire en apparence, la mort d'une jeune fille qui habitait près de maître Smith et qui se noya parce que son fiancé l'avait abandonnée, l'émut singulièrement, et éveilla dans son âme les remords cuisans. Tout ce qu'il y avait en lui d'honnête, de religieux, tous ses souvenirs d'enfance et de Bretagne se ranimèrent même contre lui dans son âme pour l'accuser. Il devint sombre et malade. Maître Smith crut que sa tristesse n'était autre chose qu'une impatience d'amant, et les préparatifs du mariage furent hâtés. Mais la préoccupation douloureuse du jeune ouvrier ne fit que s'en accroître. Chaque jour les voix qui lui parlaient d'Yvonne, de ces anciennes promesses, se faisaient entendre plus impérieuses et l'accusaient plus hautement. Son chagrin était devenu du désespoir. Il se voyait infâme sur la terre et damné dans le ciel pour avoir trompé la jeune fille de Paimpol. Enfin, une nuit qu'il était couché dans sa mansarde, et que dévoré par la fièvre, il s'était assoupi un instant, voilà que tout à coup un son de cloche le réveille ; il prête l'oreille.... ô prodige ! il reconnaît ce son ! C'est l'accent frais et lointain des cloches de Paimpol ! le même qui se faisait entendre le jour de sa première communion, le jour où il vit Yvonne pour la première fois ! Mais maintenant ces cloches ne tintent plus joyeusement comme alors ; c'est un glas funèbre qu'elles font entendre ; elles sonnent une agonie ! Pierre, épouvanté, se soulève dans son lit ; il écoute encore : le bruit des cloches s'affaiblit, s'éteint dans l'espace ; il se fait un silence !..... Tout à coup, du milieu de la nuit, une voix s'élève plaintive et connue. C'est la même voix qu'il a tant de fois entendu le soir, à une fenêtre de la *rue de l'Eglise* ; et la voix chantait le *tône de la Fiancée*, si célèbre au pays de Trécuier.

"—Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi l'on parle bas dans la maison ; ma mère, oh ! dites-moi "pourquoi les domestiques sont en deuil ; ma "mère, oh ! dites moi pourquoi vous avez les "yeux rouges ?

"—Mon fils, on parle bas parce que vous êtes "malade ; mon fils, le noir convient à tout le "monde ; mon fils j'ai les yeux rouges parce que "j'ai pleuré sur vous."

Pierre écoutait fasciné, perdu dans sa vision. Il lui semblait qu'il était à Paimpol, qu'il revenait de cueillir des fleurs d'aubépine au bord de la mer et qu'il entendait Yvonne chanter à sa croisée. Et par une habitude machinale et involontaire, par souvenir, il se mit à chanter à demi-voix le second couplet de la chanson.

"Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi j'ai le cœur "douloureux aujourd'hui ; ma mère, oh ! dites-"moi pourquoi les chiens hurlent si tristement ; "ma mère, oh ! dites-moi pourquoi le soleil res-"semble dans le ciel au visage d'une veuve."

"—Mon fils, le cœur est douloureux quand il "se brise quelque affection ; mon fils, les chiens "hurlent quand ils sentent la mort ; mon fils, le "soleil est pâle pour les enterremens."

Un frémissement d'effroi parcourut le corps du jeune Breton : il reprit néanmoins en tremblant :

"Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les cloches "sonnent ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi "j'entends le bruit des marteaux dans la maison "voisine ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi "les prêtres chantent dans la rue !"

La voix reprit aussitôt :

"—Mon fils, c'est que les cloches sonnent pour "le repos d'une âme ; mon fils, c'est que l'on "cloue une châsse dans la maison voisine ; mon "fils, c'est que les prêtres portent en terre votre "fiancée."

Ici le chant s'éteignit, les cloches tintèrent encore un instant au loin, puis tout se tut. Pierre était resté à genoux près de la fenêtre, presque évanoui.

Il n'eut pouvait douter, ce qu'il venait d'entendre était un avertissement ainsi que Dieu en envoyait souvent à ceux de la Bretagne. C'était un *Interligne* ! il ne pouvait résister à cet appel sans commettre un sacrilège. Une voix était venue de son pays pour lui rappeler ses promesses et lui dire d'y retourner. En vain le souvenir de Fanny, la noce déjà préparée, se dressèrent devant lui comme des obstacles invincibles ; il entendait toujours le retentissement de ces cloches et de cette voix ; cloches et voix l'appelaient ; il fallait partir.

Après une nuit de délire, de larmes et de combats intérieurs, il écrivit à maître Smith une longue lettre dans laquelle il lui racontait sincèrement toute son histoire ; il lui disait comment une erreur l'avait rendu le fiancé de miss Fanny, lui parlait de l'avertissement qu'il avait reçu de Dieu. Il envoya sa lettre et attendit avec anxiété la réponse.

Le soir il reçut un paquet renfermant une somme plus forte que celle que lui devait l'horloger, avec un billet qui contenait seulement ces mots :

"Vous auriez dû parler plus tôt. Votre silence nous a tous rendus malheureux pour long-temps ; mais cela doit être ainsi. Voici une lettre pour un confrère d'Edimbourg ; un ouvrier gagnera chez lui assez pour vivre avec une femme."

Une lettre de recommandation pour un horloger d'Edimbourg était effectivement jointe au paquet.

Pierre partit le jour même. Il arriva à Paimpol où il trouva Yvonne pauvre, malade et bien changée. Sa mère était morte depuis quelque temps, et, en rapprochant les époques, le jeune ouvrier trouva qu'elle avait dû rendre le dernier soupir au jour et à l'heure où il avait entendu les cloches sonner et une voix chanter sous ses fenêtres le *tône de la Fiancée*. Le mariage se fit sans bruit, et les deux jeunes époux partirent aussitôt pour l'Ecosse.

Avec la lettre de maître Smith, Pierre trouva à se placer à Edimbourg, et ses affaires prospérèrent. Il gagnait beaucoup et dépensait peu. Aussi, au bout de quelques années, put-il acheter un petit fonds d'horlogerie, qu'il exploita pour son propre compte.

Mais tout réussissait vainement au gré du jeune ménage. Yvonne devenait chaque jour plus triste, plus pâle, plus frêle. Souvent Pierre la trouvait assise, les mains croisées, sur les genoux dans un affaissement désespéré et avec deux longues larmes qui glissaient le long de ses joues creusées. Alors il lui demandait ce qui la faisait malheureuse, ce qui causait ses pleurs, cette pâleur, ce dépérissement, et la jeune femme lui répondait qu'elle ne pouvait le dire, qu'elle ne savait d'où lui venait sa peine ; mais qu'elle avait peur, qu'elle était triste, qu'elle ne pouvait plus prier à Dieu dans le monde. En l'attendant, Pierre se désolait, il faisait mille tentatives pour la rétablir à la vie ; mais tout était inutile. Le cœur d'Yvonne recélait une de ces tristesses prophétiques qui saisissent presque toujours les jeunes femmes chez lesquelles couve un germe de mort : douleurs étranges, qui prennent au milieu de tous les enivremens, qui ne viennent point de nos nerfs ; qui nous gagnent comme une maladie, et qui semblent être l'instinct mystérieux de notre corps, pressentant l'approche de sa dissolution.

Yvonne était née trop faible pour une fille du peuple. L'enfance rude et abandonnée à laquelle l'avait condamnée le hasard de sa naissance avait épuisé la vie en elle. Toute petite, elle avait plié sous la pauvreté, et quand, plus tard, l'aisance vint, quand on voulut la relever, il se trouva qu'elle ne pouvait plus vivre. Pierre la vit s'affaiblir et s'éteindre. Il put suivre sur ses traits le progrès du mal et calculer sa mort à heure fixe, car la vie semblait fuir d'elle visiblement et goutte à goutte, comme une liqueur précieuse d'un vase fêlé. Bientôt elle comprit que son heure était venue et elle n'en éprouva point de désespoir. Elle croyait bien aimé, à Dieu, au paradis, et ne voyait dans sa mort qu'un voyage qu'elle allait faire la première. D'ailleurs ses jours avaient été calmes, purs, remplis. Elle avait épuisé l'existence et ne pouvait que gagner à changer de monde : sa vie l'encourageait à mourir. Une seule pensée attristait ses derniers instans. Elle allait reposer loin de la tombe de ses pères ; ses os ne seraient pas ensevelis dans la terre bénite de la Bretagne ! Et que deviendraient sa pauvre âme si elle revenait la nuit ? Il lui faudrait errer avec des âmes étrangères ; elle ne pourrait voir de loin sa petite ville endormie au clair de lune, entendre l'horloge de sa paroisse, écouter le vent gémir dans les grandes bâlles ; jeune fille, elle fuyait avec tant d'effroi, lorsque les bizinious invitait à la danse, et qu'elle se sentait prête à céder à cet appel du démon ! à ces souvenirs, un regret cuisant s'emparait de la mourante. Elle tournait sa tête vers le mur pour que Pierre ne la vît pas ; et elle pleurait doucement jusqu'à ce que ses yeux se fussent fermés, et qu'un songe lui eût fait voir le cimetière de Paimpol, sa chère et dernière espérance. Cependant elle garda le silence, car elle